humaine. Et qui l'empêche de les changer, de les détruire? Et pourquoi ne le ferait-elle pas? C'est là la base même, le fondement doctrinal du communisme. Les écrivains de l'école dont nous parlons sont les théoriciens, les doctrinaires de la *Commune* de Paris; leurs doctrines suintent le pétrole. Nous ne disons pas que ce soit là leur intention; ils prétendent bien se tenir dans le domaine de la théorie pure. Mais c'est là une illusion grossière. Les doctrines, en cette matière surtout, sont vite amenées à la pratique; et, en France spécialement, nous passons rapidement à l'application. Qu'est-ce que le radicalisme, le radicalisme complet? C'est la négation de toute morale. Supposons une semblable doctrine généralement admise et pratiquée. Supposons-la introduite dans la société, appliquée à tous les degrés de l'échelle sociale, et mesurons, si nous le pouvons, les résultats. Quelle désorganisation et quel chaos!

L'erreur est arrivée aujourd'hui en toutes choses à son dernier résultat: le néant. En logique, elle professe l'identité des contraires, de l'affirmation et de la négation. En métaphysique, elle enseigne de même l'identité de l'être et du non-être, de la réalité et du néant. En morale, elle est arrivée également, nous l'avons vu, à la négation. En religion, elle proclame le néant des dogmes; elle nie non-seulement les vérités révélées, mais celles de l'ordre naturel et que la raison elle-même démontre; et elle rejette bien loin toute obligation, tout devoir imposé par la religion. Ainsi, nihilisme en religion, nihilisme en morale, nihilisme en métaphysique, nihilisme en logique, nihilisme partout: voilà le résultat final auquel l'erreur est arrivée. D'où cela vient-il? Quelle est la cause première de cette chute épouvantable? On a chassé Dieu de toutes choses. Mais l'Etre ôté, que reste-il, sinon le néant? Si l Etre infini n'est rien, l'être fini est encore beaucoup moins, si c'est possible, et le néant est seul quelque chose. Dieu est la base première de tout, et c'est sur lui que tout repose: religion, morale, philosophie. Or, à coup sûr, si l'on ôte les bases, l'édifice s'écroule. Conséquemment, pour reconstruire, il faut tout replacer sur le fondement antique, l'Etre divin.

(*A suivre.*)

L'abbé DESORGES.

L'ÉDUCATION.

CE QU'ELLE DOIT ÊTRE.

S'il est une chose de laquelle dépendent intimement la prospérité de l'Etat, la paix des familles et le bonheur de tous, c'est assurément l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Question importante sur laquelle il n'est permis à personne de demeurer aujourd'hui indifférent. La société, au lendemain des secousses qui viennent de l'ébranler jusqu'en ses fondements, cherche partout et avec raison les moyens les plus propres à la préserver à l'avenir de nouvelles catastrophes. Or si, cette fois, elle est assez sage pour ouvrir les yeux, elle verra qu'il lui faut avant tout travailler à régénérer les masses par l'éducation des générations naissantes. Par là seulement, elle attaquera le mal dans sa source, et saura créer progressivement dans les peuples des mœurs nouvelles qui les sauveront. Or je dis que, pour que cette éducation soit tout ce qu'elle doit être et obtienne son but, il faut d'abord qu'elle soit religieuse; en second lieu, qu'elle soit assez dévouée pour cesser d'être ce qu'elle a été jusqu'alors, c'est-à-dire trop souvent une éducation molle et de pure fantaisie, afin de devenir, en temps opportun, généreusement répressive.

Disons tout d'abord que si la religion ne préside à l'éducation, en lui servant comme de base, ce ne pourra être qu'une éducation fausse, une éducation manquée. Et, en effet, que faut-il entendre par l'éducation? Selon la première et la plus légitime signification du mot, l'éducation peut se définir: le développement et l'expansion de tout ce qu'il y a de bon dans l'homme, à l'exclusion de tout ce qu'il y a en lui de mauvais. « Découvrir du regard pénétrant de l'amour, dit un auteur contemporain, tout ce qu'au plus intime de son être une âme renferme de plus généreux, de plus noble, de plus pur, de plus saint, et donner à ces instincts sublimes un développement harmonieux et fécond, refouler, en les combattant, tous les instincts pervers qu'elle apporte en naissant, ou qui pourraient y prendre racine, telle est l'œuvre de toute véritable éducation.» Or quel est, à son entrée dans la vie, le besoin de l'homme, de tous le plus primordial, le plus impérieux et le plus sacré? C'est incontestablement le besoin de Dieu, et des rapports nécessaires qui doivent le reporter vers lui. En preuve, cet accueil si sympathique que la religion reçoit toujours de l'enfant, dont le mal n'a pas encore flétri l'innocence. Parler de Dieu à cette âme si tendre et si pure, c'est lui parler de quelque chose dont il semble qu'elle ait déjà entendu parler dans une vie antérieure, et dont elle aurait conservé le souvenir. Lui parler de Dieu, c'est mettre comme devant elle un miroir dans lequel elle se reconnaît, parce qu'elle porte toujours gravés en elle-même les traits ineffaçables de la grande image à la ressemblance de laquelle elle a été créée. De là cette séduction invincible qu'exerce sur elle la religion, ce besoin d'adoration et de prière qui la reporte avec un charme ravissant vers l'auteur de son être, cette foi si franche et si pleine d'abandon, ces élans d'une naïve tendresse qui lui font rechercher les caresses, le sourire et les bénédictions de celui auquel elle dit si volontiers, en se prosternant à ses genoux: Mon Père! L'instinct religieux, voilà donc la première passion de l'âme humaine, sa première aspiration, son élément. Donc, ne pas répondre à ce premier essor de la vie humaine, ne pas favoriser ces pré-

cieuses inclinations ou, pire encore, les contrarier, c'est radicalement fausser l'éducation de l'homme et, dès le principe, le blesser à mort dans sa vie morale. Arrière donc tout précepteur de l'enfance, qui ne comprendrait pas ce que nous disons ici; car éloigner la religion ou simplement la regarder comme indifférente, pour le but et la mission sacrée qu'il doit poursuivre, serait l'absurde, la contradiction et le non-sens; ce serait d'une main, saper par la base l'édifice, que de l'autre il s'efforcerait en vain de construire; ce serait vouloir n'aboutir qu'à des ruines.

Non-seulement l'éducation sans religion ne serait qu'une éducation fausse et désastreuse pour l'enfant qui serait forcé de la subir; mais, je dis plus, elle n'existerait pas et ne pourrait jamais exister en dehors du divin élément de la religion. La raison en est qu'il ne peut y avoir d'éducation sans morale et qu'il n'y a pas de morale possible sans religion.

Ce n'est pas que, dans notre siècle, il ne soit beaucoup question, sans doute, de morale et de moralité; car il semble que le nom en doive revenir d'autant plus fréquemment que la chose tend davantage à disparaître. Mais le paganisme contemporain s'est surtout signalé en voulant séparer la morale de la religion, comme si, en dehors des croyances religieuses, il existait une morale capable d'imposer silence à la raison de l'homme, et un frein assez puissant pour enchaîner l'indépendance de sa volonté. « J'avais cru, disait un jour un des plus fameux impies du siècle dernier, qu'on pouvait être vertueux sans religion, mais je suis bien détrompé de cette erreur. » Telle était encore la pensée de Diderot quand, surpris à faire le catéchisme à sa fille, il s'écria, sans égard pour ses opinions : « Hé! quels meilleurs fondements puis-je donner à l'éducation de ma fille, pour la rendre tout ce qu'elle doit être, fille respectueuse et tendre, digne épouse et digne mère? Est-il au fond, puisque nous sommes forcés d'en convenir, une morale qui vaille celle de la religion, et qui porte sur des motifs plus puissants? » Après de tels éloges qui ne peuvent être suspects, écoutez celui d'un philosophe chrétien de ce siècle. Le pieux et savant comte de Maistre écrivait un jour à une noble dame, à propos de l'enfant formé par ses soins: « Les charlatans modernes ont travaillé sans relâche à séparer la morale de la religion; l'un d'eux est allé jusqu'à soutenir qu'il ne fallait pas parler de Dieu aux enfants, paradoxe qui touche d'assez près la démence pour n'exciter que la pitié. Mais pour votre enfant, si la vertu avait jeté en lui de profondes racines, si le vice le trouva toujours invulnérable, et s'il parut dans la société armé de toutes pièces, vous le devez au courage que vous eûtes de contredire les idées de votre siècle, et de rendre son éducation éminemment religieuse.»

Et, en effet, sur quoi appuiera-t-on les principes de l'éducation en dehors des dogmes religieux? Sur la raison? Mais qui ne sait qu'aujourd'hui surtout, l'enfant est plus précoce pour le mal que jamais; que ce qui se développe en lui en premier lieu, ce n'est pas la raison, mais les passions et des passions parfois monstrueuses par leur hâtive apparition? Donc, si de bonne heure, la religion ne vient s'emparer de son esprit, en l'éclairant de ses lumières, de son cœur, en l'inspirant de ses divines influences, ce seront bientôt des préjugés funestes et difficiles à détruire, une dépravation précipitée qui aura cru parmi des habitudes mauvaises, comme les plantes vénéneuses au milieu d'une terre inculte.

Invoquera-t-on comme suffisante la doctrine de l'intérêt personnel et la facile théorie du laisser-faire, en ce qui concerne les développements spontanés de la nature? Mais alors il faut confondre l'honnête avec l'utile, le devoir avec ce qui nous est exclusivement agréable, la vertu avec la passion. Alors quel mobile pour la conscience, quand elle nous imposera de nous sacrifier, de nous dévouer, de nous oublier nous-mêmes, de souffrir et de combattre jusqu'à la mort s'il le faut, plutôt que d'être infidèles aux lois qu'elle nous prescrit? Ah! pour que l'homme, l'enfant sache se vaincre et se faire violence pour résister aux passions parfois si impérieuses qui le tyrannisent, il faut qu'on lui montre un législateur suprême duquel relèvent tous les autres législateurs; il faut qu'on le lui montre comme le seul pouvoir auquel il ne puisse échapper au delà du tombeau, enfin comme celui qui a fait tout ce qui existe, et qui dispose à son gré des hommes comme des autres créatures. Sans cela on obtiendra peut-être les dehors de la vertu, mais ce ne sera qu'un masque qui tombera aussitôt que la crainte des hommes et l'espérance de leurs faveurs auront elles-mêmes cessé.

Pour que l'homme soit véritablement vertueux, il faut que la religion lui montre non-seulement la route à suivre, comme le fait la morale humaine, mais qu'elle lui donne encore le courage de la parcourir, qu'elle descende dans son cœur et le remue assez profondément pour le déterminer, quoiqu'il en coûte, par la vue des châtiments ou des récompenses éternels, qu'elle soit pour lui comme une lampe toujours allumée qui éclaire les lieux les plus obscurs, qui sonde les replis les plus secrets de son cœur, pour prévenir les désordres et les abus qui pourraient échapper aux regards de ses semblables.

Quand l'enfant, le jeune homme aura été fortifié dès ses premières années contre les attaques du vice, par une éducation foncièrement religieuse, et que son âme aura été fortement trempée dans ses eaux salutaires, c'est alors, et seulement alors, que sous l'égide de cette même religion, il pourra hasarder la traversée, et confier à la mer si orageuse du monde la frêle barque de ses quinze ans, assuré qu'il sera de pouvoir, en cas de danger, jeter profondément l'ancre, que de saintes habitudes lui auront préparée jusque-là; car, dit l'Ecriture, le jeune homme suivra la voie qu'il aura parcourue dans son

adolescence, et quand déjà il aura vieilli, il ne s'en écartera pas.

Mais à quelles conditions l'éducation obtiendra-t-elle ces résultats et toute son efficacité, c'est ce qu'il nous importe encore de faire comprendre.

L'éducation de l'enfant doit avoir pour base la répression, et pour aide le châtiment de l'amour.

En effet, s'il est un fait incontestable, c'est que l'homme naît avec des instincts antipathiques à la perfection de son propre développement. Que le rationalisme rejette comme inacceptable le dogme de la perversion originelle, qu'il en efface le mot jusque dans ses livres, il est une chose qu'il ne parviendra pas à détruire, c'est l'existence de cette perversion native elle-même. Non, l'homme ne naît pas bon, et il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir étudié pendant ses premières années, et seulement pendant quelques instants, l'âme de l'enfant même le mieux doué par la nature. On y lira gravée en caractères indélébiles cette incontestable vérité que : « les pensées et les inclinations du cœur de l'homme l'entraînent au mal dès son jeune âge, parce que l'homme est chair (1), que le mal est né au cœur de l'enfant et qu'une éducation sévère peut seule l'en chasser (2). » Sur ce point, l'ancienne philosophie, en cela plus clairvoyante que la sophistique de tant de nos rêveurs modernes, n'eut qu'une seule voix et un même langage. L'éducation de l'enfant est donc soumise à la loi d'un développement et d'une réaction, et j'ajouterai d'un développement douloureux et d'une réaction généreuse, car il ne s'agit rien moins que de vaincre en lui le fonds gâté et corrompu de sa nature pour y déposer et y faire croître les germes de la vertu et du bien, rien moins que d'arracher de son âme, par une culture intelligente de tous les instants, les plantes parasites des mauvais penchants qui y croissent avec tant de facilité. C'est donc une lutte, un combat perpétuel dirigé contre des entraînements opposés, et une réaction contre la stérilité ou l'opiniâtreté de ce fonds toujours rebelle de la nature humaine, que l'Ecriture nomme si bien le vieux levain de la corruption primitive. Si l'éducation n'est pas tout cela, on aura beau faire, l'homme n'ayant vécu qu'au gré de ses instincts, sans jamais avoir senti passer sur lui la verge de la répression, sa nature n'ayant jamais été domptée, et lui-même ne s'étant jamais infligé la peine d'aucune contrainte, l'homme, dis-je, qui n'aura grandi qu'au souffle de sa nature perverse, ne pourra jamais être qu'un sauvage et un barbare. « Oui, dit une bouche éloquente de ce siècle, sous un vêtement et dans une demeure où reluira la civilisation matérielle, vous n'aurez qu'un homme au cœur grossier, à l'âme inculte; ce ne pourra être qu'une âme basse, égoïste, sans pitié, sans affection, dure et cruelle au point de tremper parfois ses mains dans le sang de ses semblables, si ses passions le poussent à assouvir de la sorte ses instincts demeurés barbares. Et, pour le dire en passant, n'y a-t-il pas là de quoi expliquer pourquoi, dans ce siècle si poli, si élégant et si fier de sa civilisation, il se rencontre des instincts secrètement barbares, qui feraient le déshonneur de la barbarie elle-même ? » Ne tremble-t-on pas à chaque instant de la voir, un matin ou l'autre, cette prétendue civilisation peu maîtresse de son âpreté sauvage, se lever dans la rue, s'armer de la force brutale, et, farouche, échevelée, le fer dans les mains, et cependant un langage brillant sur les lèvres, retracer en caractères de sang l'histoire des temps les plus mauvais qui se soient jamais vus. Cette civilisation tout engouée d'elle-même, on la verra porter le ravage et la ruine au milieu des peuples qui n'auront eu pour elle que des caresses et des flatteries. Alors on comprendra au bruit des bouleversements sociaux et des révolutions ce que vaut cette maxime si lâche du laisser-faire : « L'homme est naturellement bon, et l'éducation ne sert qu'à le rendre vicieux et méchant. » Les faux savants du dernier siècle ont crié : « A bas les corrections, les réprimandes et tout ce qui peut affliger cette belle et bonne nature, » et nous, en cela bien autrement sages, nous proclamons heureux l'enfant qu'une discipline sévère a châtié, quand les autres moyens n'ont point été assez forts pour le vaincre.

Telle est la loi suivie par Dieu lui-même. Toujours et partout, quand les paroles douces et sévères, les promesses et les menaces sont inutiles, viennent les verges ; et si la verge ne fait rien, l'épée et la foudre brillent. « Ceux que j'aime, dit-il dans sa loi de charité, je les reprends et les châtie. » Et ce qu'il fait, il faut que ses représentants le fassent ici-bas : « Le père qui épargne la verge hait son fils. » — « Le cœur de l'enfant ne sera jamais discipliné, si la verge ne lui donne la sagesse. » Et ailleurs, c'est le même Dieu qui prononce que « la verge et son emploi donnent la sagesse, et que celui qui aime son fils ne lui épargne pas la correction. » Et la raison de ceci, je la trouve dans la nature elle-même des choses. Qu'est-ce qui domine, en effet, chez l'enfant? Est-ce l'intelligence, la sagesse, la raison, en un mot? L'affirmer serait contredire l'esprit de vérité qui affirme le contraire : *Stultitia colligata est in corde pueri* (1); contredire encore plus visiblement l'expérience de tous les jours, « car, dit saint Ambroise, n'est-il pas remarquable que l'enfant est retenu loin du vice plutôt par la crainte que par la raison? *Magis metu quam ratione a vitio revocantur adolescentes.* Il est donc nécessaire que la crainte du châtiment joue un grand rôle dans l'œuvre de sa formation. « Tel qu'un coursier indompté, dit l'Esprit-Saint, l'enfant qui, de bonne heure, n'a pas été accoutumé au joug ne connaît plus de frein. » Il importe donc de savoir se tenir en garde contre une fausse tendresse à l'égard des enfants de

(1) Prov., XXIX, 15.
(2) Prov., XXII.

(1) Prov., XXII, 5.

l'éducation desquels on est chargé, car mieux vaudrait ne pas les aimer que de les aimer assez cruellement pour les laisser s'accoutumer au vice dès leur jeune âge. « O liberté pleine d'embûches, s'écrie à ce propos saint Augustin, que celle qui n'imposerait aucune contrainte! O affreuse perdition des enfants! O tendresse mortelle pour eux, que celle qui ne laisserait pas de les jeter en proie à la mort. » *O dolosa libertas! O grandis filiorum perditio! O paternus amor mortiferus!*

L'éducation étant la base de l'ordre social, la garantie de la paix des familles, et du bonheur individuel, il est du plus haut intérêt qu'elle soit tout ce qu'elle doit être. Or, quel a toujours été, et quel sera toujours le grand éducateur des peuples, si ce n'est le Christianisme? Jésus-Christ a été le premier qui seul ait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Lui seul a enseigné une doctrine que jamais la sagesse des rhéteurs et des philosophes n'avait devinée, parce que cet enseignement venait du ciel; et ils sont venus ces petits; ils ont cru, et le monde s'est trouvé renouvelé. C'est donc dans la doctrine de Jésus-Christ que les enfants doivent apprendre la science de la vie, la science de l'homme, la science du salut. Pour cela, il faut que tous ceux qui ont pour mission d'élever l'enfance conspirent saintement au succès de cette grande œuvre; que tous, pasteurs, maîtres et parents, y prêtent un intelligent et généreux concours; que le pasteur se souvienne qu'il tient la place de celui qui est venu dire au monde et à la société : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » et que ses enseignements soient toujours appuyés sur cet enseignement divin; que le maître se rappelle souvent qu'il se consumerait en de vains efforts, s'il ne bâtissait sur la morale de l'Evangile; que les parents soient, dans les familles comme des apôtres qui en prêchent les grandes maximes; que leurs exemples confirment leurs leçons; qu'ils s'essayent par tous les moyens que leur suggère la tendresse de pénétrer dans l'âme de leurs enfants pour y déposer la précieuse semence des principes religieux et chrétiens; qu'ils les forment de bonne heure aux saintes habitudes de la piété, de l'obéissance, du respect, de la reconnaissance, de la justice, de la modestie, de l'ordre, du travail; qu'ils appellent à leur aide le châtiment d'une légitime et vigoureuse répression : c'est ainsi qu'ils travailleront chaque jour à leur laisser un héritage bien autrement précieux que celui de la fortune, celui de la vertu; et qu'après en avoir fait la consolation de leur vieillesse, ils auront celle d'en avoir fait des élus.

L'abbé CHARLES.

LÉGITIMITÉ ET RÉSULTATS DES CROISADES.

(Suite et fin.)

IV. Quels furent maintenant les résultats des croisades?

Le mouvement des croisades tint l'Europe en suspens plus de trois siècles. La première grande expédition, d'après les évaluations de Foucher de Chartres, mit sur le chemin de la Terre sainte environ six millions de croisés. Les expéditions suivantes, moins nombreuses, il est vrai, ne laissèrent pas que de donner l'Orient pour terme aux pensées et aux efforts d'une multitude de chrétiens. S'il est vrai que la civilisation marche avec les armées, nous devons naturellement croire que les croisades, touchant à tous les rapports établis, modifièrent profondément la situation du monde. Peut-être n'y aura-t-il pas témérité à dire qu'elles furent l'instrument choisi de la Providence pour l'avancement de l'humanité.

On cite volontiers, à ce sujet, le mot de M. de Maistre : « Aucune croisade n'a réussi, c'est ce que les enfants mêmes savent; mais toutes ont réussi, et c'est ce que les hommes mêmes ne veulent pas voir. » L'antithèse est jolie, mais elle n'est qu'à moitié vraie. Aucune croisade n'a échoué. Le but premier de ces expéditions était d'honorer la croix et le tombeau du Sauveur, de punir et de réparer les profanations qu'en faisaient les Sarrasins et de reconquérir, par la force, aux chrétiens d'Occident, le libre accès des Saints Lieux. Ce but a été atteint dès le commencement et nous n'en avons depuis jamais perdu les avantages. Si les croisés ont échoué dans la conquête de la Terre Sainte et l'établissement définitif du royaume de Jérusalem, il faut dire que ce royaume et cette conquête n'étaient, aux yeux de leur prudence, qu'un *moyen* d'assurer la fin des croisades. Du moins ils ont obtenu, sans cela, ce à quoi aspiraient leur piété envers le saint Tombeau et leur charité envers les chrétiens d'Orient. D'ailleurs, l'homme propose et Dieu dispose, et il faudrait être bien aveugle pour ne pas reconnaître dans cet insuccès relatif les vues toujours magnifiques de la Providence.

A notre humble avis, la réussite a été telle qu'on pouvait la désirer : tout en conservant nos droits sur les Saints Lieux nous avons perdu Jérusalem. Le Turc, maître de la Palestine, l'a vouée à la stérilité; ainsi s'accomplissent les prophéties de ruine et de gloire qui regardent le saint Tombeau. C'est une harmonie providentielle que les chrétiens souffrent sur le théâtre de la Passion. Grâce aux récits de leurs humiliations, les chrétiens conservent pour les Saints Lieux des sentiments de plus vive piété. Qui sait? Si nous étions restés maîtres de Jérusalem, peut-être que la civilisation y aurait porté ses joies folles et ses énervantes mollesses. Le pays sacré par excellenee aurait été déshonoré par l'inconduite des chrétiens.

Les croisades ont eu d'ailleurs, *indirectement*, d'immenses résultats religieux, politiques, scientifiques et littéraires. Nous avons à les faire connaître.

V. Nous parlons d'abord des résultats religieux. Le premier, c'est d'avoir, par une diversion puis-